

Ces récriminations soulèvent des questions importantes : qu'est-ce que le pardon au juste ? Comment savons-nous si quelqu'un a vraiment pardonné à quelqu'un d'autre ? Les mots « je pardonne » signifient-ils que le pardon est survenu, ou en attend-on davantage ? Quelles sont les conditions, s'il y en a, pour accorder le pardon ? Est-il possible de pardonner à quelqu'un qui ne regrette pas – comme un terroriste qui tue vos enfants et se donne la mort ?

### Qu'est-ce que le pardon ?

Le pardon est un concept que tout le monde comprend – jusqu'au moment où l'on demande de le définir. Beaucoup de chrétiens disent que l'on doit pardonner parce qu'on a soi-même été pardonné par Dieu. Les amish disent que l'on doit pardonner afin d'être pardonné par Dieu. Mais ces déclarations portent sur la motivation théologique du pardon ; elles ne définissent pas ce qu'est le pardon. D'autres soutiennent que le pardon apporte une guérison émotionnelle à la personne qui pardonne, mais cette explication *psychologique* du pardon ne définit pas non plus le pardon.

Récemment, des psychologues comme Robert Enright et Everett Worthington ont aidé à définir le pardon et à en étudier les conséquences. Suite à leurs recherches cliniques<sup>2</sup>, ils en sont venus tous les deux à croire que le pardon est bon pour la personne qui l'offre, car il réduit « la colère, la dépression, l'anxiété et la peur », et apporte « des bienfaits aux systèmes cardiovasculaire et immunitaire ». Pour faire cette déclaration, cependant, ils ont dû clarifier ce qu'est le pardon, et ce qu'il n'est pas.

Enright, dans son livre *Forgiveness Is a Choice*, a recours à la définition du pardon de la philosophe Joanna North<sup>3</sup> : « Lorsque nous sommes injustement blessés par quelqu'un,

2. Everett L. Worthington Jr, *Forgiveness and Reconciliation. Theory and Application*, New York, Routledge, 2006, p. 272.

3. Joanna North, citée dans Robert D. Enright, *Forgiveness Is a Choice. A Step-by-Step Process for Resolving Anger and Restoring Hope*, Washington, American Psychological Association, 2001, p. 25.

nous pardonnons quand nous allons au-delà de notre ressentiment envers l'offenseur, non pas en niant notre droit au ressentiment, mais en s'efforçant d'offrir à la place de la compassion, de la bienveillance et de l'amour au coupable. » Aux yeux d'Enright<sup>4</sup>, cette définition met en lumière trois aspects essentiels du pardon : que l'offense est prise au sérieux (« l'offense était injuste et continuera de l'être »); que les victimes ont un « droit moral à la colère »; et que, pour que le pardon ait lieu, les victimes doivent « renoncer » à leur droit à la colère et au ressentiment. En somme, le pardon est « un don fait à votre offensé », qui ne le mérite pas nécessairement.

Le pardon, alors, est en même temps psychologique et social; psychologique, parce que celui qui pardonne est personnellement changé en étant libéré du ressentiment; et social, parce que le pardon implique une autre personne. Cette autre personne, le « malfaiteur », peut être transformé ou non suite au pardon. En fait, Enright et beaucoup d'autres spécialistes mettent en avant le fait que le pardon ne dépend pas et ne doit pas dépendre du remords ou des excuses de l'offenseur. Au contraire, le pardon est *inconditionnel*; c'est un cadeau immérité qui remplace les sentiments négatifs à l'égard du coupable par l'amour et la générosité. « Malgré tout ce qu'a pu faire l'offenseur, écrit Enright, le pardon signifie que l'on traite l'offenseur comme un membre de la communauté humaine<sup>5</sup>. »

Il est certaines choses, toutefois, que le pardon ne signifie pas. En partie en réponse à leurs critiques, les partisans du pardon ont rédigé une longue liste de choses que le pardon n'est pas : il ne prétend pas qu'aucun mal n'est arrivé; il n'oublie pas ce qui s'est passé; et il ne le justifie ni ne l'excuse. Au contraire, « le pardon signifie que l'on admet que ce qui s'est passé était mal et ne doit pas se renouveler<sup>6</sup> ». De la même manière, pardonner n'est pas la même chose qu'accorder la *grâce*. En d'autres termes, accorder le pardon ne signifie

---

4. Enright, *Forgiveness Is a Choice*, p. 25.

5. *Ibid.*, p. 25-26.

6. *Ibid.*, p. 28.

pas que le coupable est maintenant libéré des conséquences de ses actes (par exemple légales).

Enfin, le pardon ne doit pas être confondu avec la *réconciliation*, qui est la reprise d'une relation. Car « la réconciliation exige un renouveau de confiance, et que, quelquefois, cela n'est pas possible<sup>7</sup> ». Le pardon peut ouvrir la porte à la réconciliation, et d'une certaine manière est la condition préalable à la réconciliation, mais une victime peut pardonner à un offensé sans que la réconciliation ait lieu. Par exemple une victime de mauvais traitements familiaux peut pardonner à l'auteur des sévices, mais dans le même temps chercher un moyen légal de le maintenir à distance. Les partisans du pardon, comme Enright le met en avant, disent que pardonner à une personne décédée est à la fois possible et opportun, même si la réconciliation ne peut avoir lieu en pareil cas.

Ces idées montrent que certaines des réactions au pardon amish de Nickel Mines résultaient de suppositions erronées, ou du moins contestables, sur le pardon. Par exemple, lorsqu'une chroniqueuse demanda : « Pourquoi les amish ignorent-ils la réalité? »<sup>8</sup>, elle supposait une chose que tous les partisans du pardon refuseraient : que le pardon signifie que l'on prétend qu'aucun mal n'est arrivé. L'évêque anglican N.T. Wright, de même, conteste l'idée que le pardon implique l'indifférence. « Le pardon ne signifie pas : "Cela n'avait pas pour moi vraiment d'importance" ou "cela ne m'a rien fait", dit Wright. Cela m'a touché et c'était important; autrement, il n'y aurait rien à pardonner<sup>9</sup>. »

D'autres critiques de la réaction amish allèrent bien au-delà de la suggestion qu'ils « ignoraient la réalité ». Le problème n'était pas que les amish offraient le pardon, dirent certains; c'était qu'ils pardonnaient trop rapidement. D'autres suggérèrent que la rapidité avec laquelle le pardon était offert étouffait des émotions saines. Par exemple, un observateur réduisit

7. *Ibid.*, p. 31.

8. Cristina Odone, « Why Do the Amish Ignore Reality? », *The Observer*, 8 octobre 2006, <http://observer.guardian.co.uk/comment/story/0,1890309,00.html>.

9. N.T. Wright, *Evil and the Justice of God*, Downers Grove, InterVarsity Press, 2006, p. 152.

la réaction amish à une phrase : « Ils ont réagi au massacre de leurs innocents en répétant que le Seigneur donne et que le Seigneur reprend<sup>10</sup> », une façon d'accuser les amish de remplacer par des mantras théologiques banals une douleur sincère. En réalité, pourtant, la réaction émotionnelle des amish était bien plus complexe que ce résumé d'une phrase. De la même manière, leur pardon n'était pas aussi rapide ni aussi facile que certains commentateurs le pensaient.

### De la colère chez les amish?

Cela n'a pas grand sens de parler de pardon si la colère ou d'autres émotions négatives ne découlent pas de l'offense. Les amish ont-ils ressenti de la colère envers Charles Roberts? Ont-ils ressenti de la colère envers sa famille et ses amis? Certains commentaires laissaient entendre que non. « Je ne voudrais pas leur ressembler, et réagir à des crimes terribles sans aucune émotion », écrit Jeff Jacoby du *Boston Globe*<sup>11</sup>. « Combien d'entre nous voudraient vraiment vivre dans une société où personne ne se met en colère quand des enfants sont assassinés? »

La critique de Jacoby était plus vive que la plupart, mais n'était pas unique. Il n'acceptait pas l'idée d'une réaction amish clémente. Le mercredi matin, deux jours après la tuerie, une sage-femme mennonite proche de certaines des familles touchées dit à *Today Show* sur NBC que la mère d'une des fillettes assassinées avait déjà pardonné à Roberts. « Elle n'en veut pas au tueur », rapporta Rita Rhoads<sup>12</sup>. « Même hier soir (mardi soir), il n'y avait aucune colère à l'encontre du tueur. » Une femme amish vivant à Georgetown dit : « Cela me donne des frissons quand je pense à ce qui serait arrivé si nous avions été en colère à la caserne des pompiers, aux funérailles ou à l'enterrement. Ce n'est pas un choix que nous avons fait sur le moment de *ne pas* être en colère. Les sensations de douleur

10. Odone, « Why Do the Amish Ignore Reality? »

11. Jeff Jacoby, « Undeserved Forgiveness », *The Boston Globe*, 8 octobre 2006.

12. « Pa. School Shooter Said He'd Molested Relatives », *NBC News*, 3 octobre 2006, <http://www.msnbc.msn.com/id/15113706>.

profonde et de tristesse mêlées aux larmes de chagrin ont étouffé les sentiments de colère. J'ai ressenti bien plus d'amour que de douleur. »

Est-il possible que certaines des familles particulièrement éprouvées par la tuerie n'aient ressenti aucune colère? Certains de nos entretiens suggèrent que cela a pu être le cas. « À aucun moment je n'ai ressenti de colère, nous dit le père d'une des fillettes assassinées. Ce fut une expérience très douloureuse, mais je ne conserve aucun ressentiment à l'égard de quiconque, ni du tueur ni d'aucun membre de sa famille. » Citant un article de journal qu'il avait lu sur une famille non amish qui « déversait des paroles de haine » des années après le meurtre d'un proche, ce parent dans la peine conclut que « la colère n'aide personne et met dans un état bien pire celui qui la porte ».

Au cours d'autres entretiens, nous entendîmes des amish reconnaître qu'ils avaient nourri des sentiments de colère au moment de la tuerie et dans les mois qui suivirent. Généralement, cependant, le tueur n'était pas identifié comme la cible de leur fureur. Sylvia, par exemple, parla de la colère qu'elle ressentait durant sa visite chez Naomi Rose, la victime la plus jeune. « Elle était si belle. Cela m'a vraiment mise en colère. Pas contre Charles; j'étais folle de douleur qu'elle soit morte, folle face à un si grand malheur. » Son époux approuve : « Je suis en colère contre le mal et contre la somme de souffrance qu'il a causée à cause du péché. » Le couple continue en évoquant un moment où, plusieurs mois après la tuerie, le père devint fou de rage contre son fils qui avait mal nettoyé quelques outils dans la boutique. « Tu étais vraiment en colère, dit sa femme, et je crois que c'était à cause du 2 octobre. En fait, dit-elle, je crois que tu te mets davantage en colère maintenant à cause de toute l'émotion liée à la tuerie. »

Ces commentaires illustrent ce que les psychologues appellent la substitution : la réorientation des sentiments vers une autre cible. C'est un mécanisme de survie qui n'est pas l'apanage des amish. Comme le montrent ces commentaires, une certaine colère fait partie de l'expérience amish, mais elle

est souvent détournée ou contenue d'une autre manière. Certaines des personnes interrogées font bien le lien entre l'offense et la personne qui l'a commise. Pourtant, si on la compare à la manière dont beaucoup d'Américains expriment leur fureur, la colère des amish a toujours été soigneusement contrôlée. Et elle s'est exprimée d'une manière amish, qui est unique, comme dans le refus d'un ancien d'utiliser le terme de *mal* pour décrire le tueur. « Il conviendrait mieux de dire qu'il était la proie du mal, nous dit-il, parlant doucement et sans inflexion de colère. Il était dominé par Satan, par le mal, mais ce n'était pas un mauvais homme. »

Les psychologues ont observé depuis longtemps qu'à la fois l'expérience et l'expression des émotions sont modelées par le conditionnement culturel. Cela est vrai même de la colère. « Les gens se mettent en colère et interprètent la colère selon la culture dans laquelle ils vivent », écrivent les spécialistes Eric Shiraev et David Levy dans leur livre *Cross-Cultural Psychology*<sup>13</sup>. Dans les cultures collectivistes, qui insistent sur les buts et les identités des communautés au détriment des libertés individuelles, la colère « est vue comme une émotion qui désengage de la société », et elle est en conséquence découragée. Dans les sociétés individualistes, d'un autre côté, la colère est beaucoup mieux tolérée parce que les gens « reconnaissent le droit des autres à l'indépendance et à la liberté d'expression ». Cette description aide à comprendre pourquoi certains étrangers considérèrent la réaction émotionnelle de la communauté amish comme étant d'une clémence inopportune. Jugeant les émotions amish selon les normes culturelles américaines, ils trouvèrent la retenue de la réaction amish contre nature et inadaptée.

Contre nature ou pas, la retenue des amish de Nickel Mines reflétait des points de vue amish classiques sur la colère. Aux yeux des amish, la colère est une émotion dangereuse. Une revue amish illustre une série d'articles sur la colère d'un panneau avertisseur en losange contenant ces mots : « zone dange-

---

13. Eric Shiraev et David Levy, *Cross-Cultural Psychology. Critical Thinking and Contemporary Applications*, Boston, Allyn & Bacon, 2<sup>e</sup> éd., 2004, p. 178.

reuse »<sup>14</sup>. Bien sûr, taxer la colère de dangereuse ne dit pas s'il est acceptable ou non de se sentir en colère. Bien que chaque amish que nous avons interrogé ait admis que les amish se mettent bien en colère, nous avons reçu un éventail de réponses assez large quand nous avons demandé s'il était convenable de se mettre en colère. Mary nous dit : « Les sentiments de colère ne sont pas une mauvaise chose », un point de vue partagé par *Putting Off Anger*, un fascicule populaire dans certaines communautés amish. L'auteur du fascicule, John Coblentz, décrit la colère comme une émotion involontaire qui « fait partie de l'expérience humaine ». Citant Jésus, Moïse, ainsi que d'autres personnages bibliques qui furent en proie à la colère, Coblentz dit que la Bible interdit seulement « les mots et les actes destructeurs provoqués par la colère », et non pas la colère elle-même<sup>15</sup>.

Mais les amish que nous avons interrogés n'étaient pas tous aussi désireux d'excuser les sentiments de colère. Démontrant bien à quel point les amish ont tendance à prendre au pied de la lettre le Sermon sur la montagne, l'évêque Eli nous rappela qu'en Matthieu 5, Jésus assimile la colère au meurtre. « La colère n'est pas acceptable, conclut-il, mais il arrive qu'elle se déclenche. L'essentiel, c'est de ne pas garder rancune. »

En fait, la conception amish la plus fréquente de la colère est qu'il ne faut pas entretenir de rancune. Les spécialistes qui étudient le pardon font souvent la distinction entre la *colère*, première réaction à une blessure, et le *ressentiment*, « qui ressasse la colère originelle »<sup>16</sup>. Les amish font la même distinction. Ils peuvent ne pas tomber d'accord entre eux pour savoir si les sentiments de colère initiaux sont acceptables, mais ils sont d'accord pour dire que les réactions de colère sont mauvaises, à l'instar du ressentiment et de l'amertume. Le mari de Sylvia le formule en ces termes : « Nous disons : d'accord, on peut se mettre en colère, mais ne frappez pas votre cheval, et ne

14. « Anger », *Family Life*, février 2002, p. 10.

15. John Coblentz, *Putting Off Anger: A Biblical Study of What Anger Is and What to Do About It*, Harrisonburg, Christian Light Publications, 1999, p. 7-8.

16. Enright, *Forgiveness Is a Choice*, p. 33.

donnez ni coup de pied à votre chien ni coup de poing à votre frère. » Gid se fait le porte-parole de beaucoup sur le problème de ceux qui gardent des sentiments de colère : « Si je garde de la rancune pendant une journée, c'est mal. Si je la garde pendant deux jours, c'est pire. Si je garde de la colère pendant une année, alors l'homme [Roberts] contrôle ma vie. Pourquoi ne pas se débarrasser de la rancune maintenant? »

Gid pose une bonne question, bien que, les amish eux-mêmes admettent généralement qu'il n'est pas facile d'évacuer la rancune. « Il est plus facile de dire que l'on pardonne que de le faire vraiment », avoue Mary. « Nous savons que nous sommes censés pardonner. La Bible dit que nous le devons. Mais lorsque nous sommes mis à l'épreuve, il n'est pas toujours facile de pardonner. » Un fermier à la retraite use de métaphores de guerre pour décrire à quel point il est difficile de pardonner pour certains amish. « Nous devons mener une bataille, nous dit-il, nous devons vraiment lutter contre la tentation à ne pas pardonner. » Bien sûr, les amish ont une motivation théologique très puissante pour dépasser le ressentiment, un point qu'il ajoute rapidement : « Nous ne pouvons pas être pardonnés si nous ne pardonnons pas, vous savez, donc nous faisons de gros efforts pour y parvenir. »

### **Un pardon immédiat?**

Certains reportages ont laissé penser que les amish de Nickel Mines n'étaient pas en colère après la tuerie. En fait, certaines de nos conversations, même avec des parents qui avaient perdu leurs filles, en apportèrent la confirmation. Toutefois, certains amish continuaient de lutter avec des sentiments d'amertume des mois plus tard. Étant donné la nature atroce des actes du tueur, il n'est pas surprenant que ces sentiments aient perduré. Mais cela soulève bien une question cruciale : les amish ont-ils *vraiment* pardonné au tueur après la tuerie? C'est ce qu'ont suggéré les médias. Mais les médias avaient-ils raison?

Si nous nous penchons sur la question, il est important de souligner une fois de plus la nature collectiviste de la société